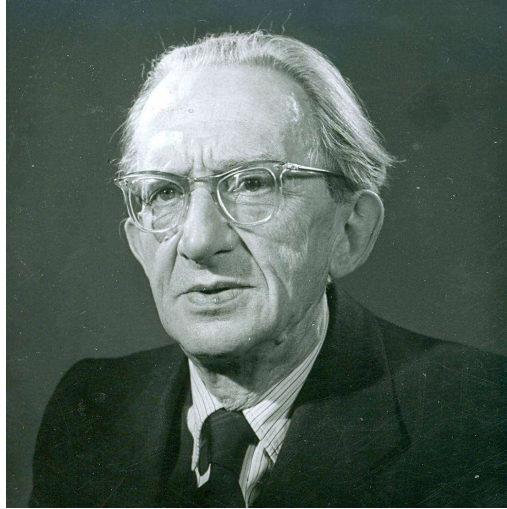


Georg Lukács



(1885-1971)

*Cinquante ans après.*  
*Entretien avec Arnold Hauser*  
*avec la participation de*  
*Julius Ortutay, Tibor Huszár, Beatrix Kézdy.*

1969

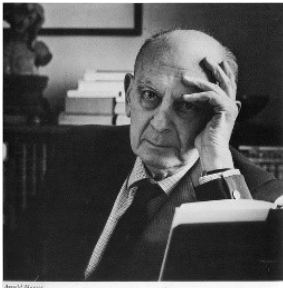
Traduction de Jean-Pierre Morbois



Ce texte est la traduction d'un entretien radiophonique entre Georg Lukács et Arnold Hauser, avec la participation de Julius Ortutay, Tibor Huszár, Beatrix Kézdy, à l'occasion de la parution en Hongrie du livre de Hauser, *Histoire sociale de l'Art et de la Littérature*.<sup>1</sup> Il est intitulé dans les Georg Lukács Werke : *Nach fünfzig Jahren*. [Cinquante ans après]

Il y occupe les pages 365 à 376 du tome 18 : *Autobiographische Texte und Gespräche*  
[Textes autobiographiques et entretiens]  
Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2009.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.



Arnold Hauser (1892-1978), sociologue et théoricien de l'art, né en Hongrie. Il étudie la littérature et l'histoire de l'art aux universités de Budapest, Berlin, Paris, assistant aux cours de Georg Simmel et Henri Bergson. Il vit en Italie, à Berlin de 1921 à 1924, puis à Vienne de 1924 à 1938. Il se réfugie à Londres en 1938, et enseigne 2 ans aux États-Unis.



Julius Ortutay (1910-1978) ethnographe, homme politique, ministre de la religion et de l'éducation entre 1947 et 1950, membre du Parti indépendant des petits propriétaires.



Tibor Huszár (1930-2019), Sociologue

---

<sup>1</sup> Arnold Hauser : *Histoire sociale de l'Art et de la Littérature*, Paris, Le Sycomore, 1996. (4 volumes). Première publication en anglais en 1951, et en allemand en 1953. cf. compte rendu par Henri Weber : [https://www.persee.fr/doc/rhren\\_0181-6799\\_1984\\_num\\_18\\_1\\_1414](https://www.persee.fr/doc/rhren_0181-6799_1984_num_18_1_1414)

*Cinquante ans après.*

*Entretien avec Arnold Hauser,*

*Julius Ortutay, Tibor Huszár, Beatrix Kézdy.*

MODÉRATEUR : Nous retransmettons un entretien qui a lieu entre la BBC à Londres et la radiodiffusion hongroise. Dans le studio de Londres se trouve le professeur Arnold Hauser, que nous pouvons aussi appeler Hauser Arnold,<sup>2</sup> puisque le célèbre sociologue de l'art est né en Hongrie. Il a commencé ses études à la faculté de philosophie de l'Université de Budapest, il a étudié la philologie allemande et française, s'est lié d'amitié avec Karl Mannheim,<sup>3</sup> puis avec Georg Lukács. Nous avons entendu parler du *Cercle du Dimanche*, créé en 1915, qui outre Lukács comptait parmi ses membres, Béla Balázs,<sup>4</sup> Karl Mannheim, Anna Lesznai,<sup>5</sup> Frederick Antal,<sup>6</sup> Arnold Hauser et d'autres.<sup>7</sup> Bien connue est aussi l'*École libre des sciences de l'esprit* issue de ce cercle, où les membres du *Cercle du Dimanche* tenaient des conférences accessibles à tous, mais gardant cependant un haut niveau académique. Pendant le régime de Horthy, la plupart des membres du cercle émigrèrent. Hauser lui-même a déjà passé un demi-siècle à l'étranger. C'est là qu'entre autres, il a écrit son œuvre principale, qui n'est

---

<sup>2</sup> Selon l'usage hongrois où le nom de famille précède le prénom.

<sup>3</sup> Karl Mannheim (1893-1947) sociologue et philosophe allemand d'origine hongroise. *Idéologie et Utopie* (1929), trad. J.-Luc. Evrard. Paris, MSH, 2006.

<sup>4</sup> Béla Balázs (1884-1949) théoricien hongrois du cinéma.

<sup>5</sup> Anna Lesznai (1885-1966), poétesse, graphiste et peintre hongroise.

<sup>6</sup> Frigyes Antal (1887-1954), historien hongrois de l'art.

<sup>7</sup> parmi lesquels László Radványi (1900-1978), futur mari de la romancière communiste allemande Anna Seghers.

parue que récemment en langue hongroise, *Histoire sociale de l'Art et de la Littérature*. Cet événement nous a fourni l'occasion d'inviter le professeur Hauser à prendre part à cet entretien. Les hôtes du studio de Budapest sont à cette occasion les académiciens Georg Lukács et Julius Ortutay, le sociologue Tibor Huszár, et l'éditrice de l'œuvre de Hauser Beatrix Kézdy.

En considération de l'ancienne amitié, nous demandons à Georg Lukács de vous saluer.

LUKÁCS : à l'occasion de cette rencontre après tant de temps, ici en Hongrie, sur le sol hongrois, en langue hongroise, je ne peux que vous adresser mes salutations les plus chaleureuses.

Il est indubitable que le petit cercle auquel nous avons appartenu tous deux, en son temps, à Budapest, a eu une influence sur l'évolution idéologique, bien que maints historiens hongrois aient à mon avis surestimé son importance pendant la période révolutionnaire. Je crois plutôt que le cercle a exercé une impulsion dont les suites ne se sont montrées qu'après que ses membres ont émigré. Je pense en l'occurrence à Karl Mannheim et Frédéric Antal, les excellents représentants de l'histoire de l'art, devenus célèbres dans les années vingt. Je crois que nous ne devons ni surestimer l'impulsion marxiste, ni – comme en particulier dans votre cas – la sous-estimer. Nous ne devons pas non plus oublier qu'après la deuxième guerre mondiale, lorsque la marche triomphale de l'*American way of life* a commencé, le marxisme est passé fortement à l'arrière-plan. Lorsqu'après 1945, je suis à nouveau allé à l'étranger, les gens me considéraient avec un certain étonnement. Comment un homme cultivé comme vous

peut-il être marxiste ! Maintenant, si je peux parler de votre œuvre, j'ai considéré comme l'un de ses mérites extraordinaires qu'au milieu de ce courant néopositiviste, écrasant chez un nombre considérable de sociologues et d'historiens, elle ait maintenu le sens des relations véritables en voie de disparition. Mais que cela se soit ou non produit d'une manière marxiste exprimée, je le tiens pour accessoire. L'essentiel est que l'on étudie ce qu'est l'art, quel rôle il joue dans l'évolution de l'humanité, dans la relation de l'homme à l'homme. De ce point de vue, je me réjouis, non seulement de l'occasion de vous rencontrer à nouveau – si ce n'est en face à face, tout au moins de bouche à oreille – mais aussi de l'événement très significatif et important que votre livre existe désormais aussi en langue hongroise. La jeunesse hongroise va ainsi avoir l'occasion d'en prendre connaissance et d'en discuter. Après la longue négligence dont le marxisme a fait l'objet en occident et sa caricature stalinienne chez nous, son renouveau et son application réitérée aux événements réels sont de la plus grande importance. C'est pourquoi je salue la publication de votre ouvrage en langue hongroise, et je me réjouirais encore davantage si vous pouviez venir ici et entrer en contact personnel avec ceux qui s'occupent ici des questions de l'art.

HAUSER : Cher Georg Lukács, je vous salue tout d'abord, puisque l'occasion m'en est donnée, et je me permettrais pour un instant d'emprunter un ton personnel, voire intime inhabituel entre nous. Notre relation fut, en tout cas en ce qui me concerne, bien plus qu'une relation purement scientifique. Car je suis aussi pleinement conscient de l'importance objective de la chance de vous connaître personnellement et de m'être directement familiarisé avec

votre univers idéologique, et je sais bien que votre influence est inexprimable en catégories théoriques, et s'est en premier lieu manifestée dans le fait que dans tout ce que nous faisons, créons, ou projetons de créer, j'ai compris l'importance d'un devoir éthique. Cela, je le dois avant tout à vous, et à l'atmosphère intellectuelle du cercle qui s'est formé autour de vous.

HAUSER <sup>8</sup> : À côté de cet engagement moral, le marxisme fut l'influence extérieure décisive, même si elle ne s'est manifestée ouvertement que plus tard, qui a guidé mon travail scientifique dans sa trajectoire finale. J'ai commencé par l'étude de la philosophie et de l'histoire de la littérature. La raison pour laquelle je me suis peu à peu tourné vers les problèmes d'histoire de l'art résidait principalement dans le fait que je me sentais avant tout un historien, et que les questions qui m'intéressaient le plus, de la façon la plus persistante, la plus tracassante, tournaient autour des problèmes de style, c'est-à-dire autour d'un phénomène qui ne se voit nulle part de manière aussi évidente, vivante, et changeante, que dans l'art plastique. Sur la question cruciale de connaître la raison pour laquelle le style d'une époque change d'un seul coup, inverse son cours et suit une orientation totalement nouvelle, je n'ai obtenu aucune réponse satisfaisante de la part de la théorie du formalisme, de la doctrine de l'école de Wölfflin <sup>9</sup> dont j'étais le disciple, aucune de cette discipline anti- ou a-sociologique, mais – pour autant que l'on puisse attendre une réponse

---

<sup>8</sup> L'édition allemande attribue par erreur le paragraphe suivant à Lukács, alors que le locuteur parle dans la suite de son émigration à Londres. Il s'agit donc de Hauser.

<sup>9</sup> Heinrich Wölfflin, (1864-1945) historien suisse de l'art.

univoque à une question de ce genre – seul le marxisme me l’a donnée. Je suis pleinement conscient qu’en séparant dans le marxisme la théorie de la pratique, je ne suis pas un marxiste orthodoxe. Le fait que le but et le sens du travail de toute ma vie soient essentiellement de nature scientifique et pas politique peut être une insuffisance ou la conséquence d’une courte vue, mais cela reste pour moi un fait qu’il faut accepter et prendre en compte. J’ai autant que possible considéré le cours du monde avec les yeux d’un chroniqueur impartial, et je cherche tout d’abord des réponses à des questions de recherche historique objective, même si je sais que toute réponse est une réponse d’un sujet historique. Il existe néanmoins une différence incommensurable entre un point de vue qui se tourne vers la dynamique de phénomènes qui se modifient, et un autre vers l’acceptation de données statistiques. La pratique intervient cependant toujours dans la théorie, dans la mesure où le théoricien ne cesse jamais d’être un praticien. En tout cas, aucune théorie n’aurait pu me donner une réponse à mes questions aussi exhaustive et satisfaisante que celle du matérialisme historique, auquel je suis parvenu sur le chemin de mes émigrations, la première à Vienne, et la deuxième à Londres. Dans le *Cercle du Dimanche*, le marxisme est loin d’avoir joué le rôle que l’on a coutume de lui assigner dans la perspective d’aujourd’hui. On avait – notamment au début – de tout autres physionomies idéologiques et critères de valeurs que ceux qui correspondent au marxisme. Cette orientation antipositiviste que nous prenions se reflétait aussi dans l’appellation et les cours de l’*École libre des sciences de l’esprit*. Et c’est cet anti-mécanisme qui culminait dans votre influence originelle,

non seulement sur moi personnellement, mais aussi bien sur tout le cercle. Cela signifiait une connexion nouvelle au monde de l'esprit, une connexion qui ne manquait assurément pas de contact immédiat avec la vie quotidienne, réelle, pratique. Cela se manifestait avant tout dans notre relation au roman russe – dans le fait, si vous vous en souvenez encore, que Kierkegaard et Dostoïevski comptaient parmi les saints de la maison. Nous n'étions en aucune façon étrangers au monde, tout nous rappelait plutôt qu'il fallait – comme vous l'avez souligné encore aujourd'hui dans votre mot d'introduction – prendre en compte et maintenir la liaison à la pratique de la vie. Cette injonction a toujours été un fil conducteur de ma vie et de mon travail. Je m'efforce de la suivre dans mon *Histoire sociale de l'Art*, en rapport à ce qu'il ne faut pas oublier, à savoir que j'ai commencé à y travailler il y a environ trente ans, et que je l'ai considéré comme terminé il y a 20 ans.<sup>10</sup> Sainte Innocence ! Mais j'espère qu'elle ne reste pas la dernière station de mon chemin. J'aurais encore un mot à dire, qui peut définir plus adéquatement, plus précautionneusement et plus précisément ma place dans le concert des études marxistes. Mais je reste votre modeste ami et disciple, et ne pourrai jamais oublier ce que je vous dois.

MODÉRATEUR : J'aimerais ajouter encore quelques mots à ce que vous avez dit sur le point de vue marxiste. Lorsque j'ai visité il y a peu le professeur Lukács, il a mentionné une remarque qui avait été faite en français lors d'une conférence internationale : *Marx est notre contemporain*.

---

<sup>10</sup> Donc, période d'élaboration : 1939-1949. Publication en 1951.

HAUSER : Oui, je crois qu'il l'est au plein sens du terme, et qu'il le restera encore longtemps, même si nous pouvons changer son image, quels que soient les éléments que nous devons ajouter à sa théorie ou abandonner, quelle que soit aussi la manière dont nous interprétons sa doctrine, que ce soit en un sens activiste politique ou analyste théorique. C'est précisément le point de vue mentionné en dernier qui semble bien le moins compatible avec votre conception, et notamment celle de Lukács. Je sais très bien que la séparation entre idée et action est incompatible avec le marxisme orthodoxe, mais cela aussi, comme bien d'autres choses en science de l'histoire, est une question de perspective. Il ne faut pas oublier que la perspective en général, vue de Londres ou de l'occident, bonne ou mauvaise, est autre que celle qui s'ouvre à vous. De même qu'elle peut nous dissimuler certaines vérités et choses factuelles, elle peut aussi cacher des réalités spirituelles que l'on ne voit pas d'ici, mais que l'on voit sans problème de chez vous (...)

ORTUTAY : Avec votre permission, j'aimerais maintenant, comme vous m'y avez invité, vous adresser quelques questions. Comme vous le savez, je suis folkloriste, et j'ai eu la grande chance de connaître personnellement plusieurs membres du *Cercle du Dimanche*, surtout Georg Lukács que nous, jeunes gens de Szeged, révérions comme la Bible (...) Comme folkloriste, la question de la relation entre l'individu et la société, de la dialectique entre les deux, me préoccupait aussi (...) Et c'est pourquoi cela m'intéresserait de savoir si, dans cette dialectique de la relation entre individu et société, vous pouvez discerner la personnalité derrière l'activité primitive, paysanne. J'ai en effet l'impression que, dans un passage de votre livre,

vous avez voulu dire que le peuple créait spontanément, bien que vous preniez pourtant résolument position contre la conception romantique de ce genre qu'avait Grimm en ce qui concerne la poésie populaire. Selon mon expérience, et c'est pour ainsi dire une des découvertes qui m'a fait me dresser contre le point de vue romantique, le monde paysan se compose certes de créateurs anonymes, mais pas impersonnels. Eux aussi sont des personnalités, bien qu'ils soient tenus en laisse, bâillonnés et bridés, c'est-à-dire qu'ils vivent dans une société qui est déterminée par des conventions et des normes et dans laquelle l'individu ne peut s'exprimer que dans le cadre de ces conventions (...)

HAUSER : Je suis heureux que vous ayez soulevé cette question, car vous m'offrez la possibilité de dire quelque chose de fondamental sur le livre auquel je travaille et qui doit être une sorte de sociologie systématique de l'art.<sup>11</sup> L'histoire de la culture est avant tout et par-dessus tout de l'histoire. Pour l'essentiel, il n'y a pas de contradiction entre histoire et sociologie ; c'est une seule et même chose. (LUKÁCS : c'est exact !). L'art paysan lui-aussi est un phénomène historique, que vous pouvez décomposer dialectiquement en une capacité personnelle, une inspiration personnelle, et en une résistance anonyme, un principe conventionnel, traditionnel, inflexible. Si vous le comparez, en dépit de tout attrait, à l'art de la couche sociale des éduqués, il apparaît figé, indifférencié, retardataire. – Vous vous référez à juste titre, toujours et encore, à la dialectique, mais si vous me permettez cette objection, vous en faites une utilisation insuffisante. La

---

<sup>11</sup> Arnold Hauser, *Soziologie der Kunst*, Munich, Beck, 1974.

résistance à laquelle se heurte le talent artistique spontané, personnel, du paysan est plus forte que la tradition, les règles d'école, le conservatisme académique contre lesquels l'artiste de niveau d'éducation supérieur doit lutter. Et c'est seulement là que se manifestent pleinement les liaisons sociales que vous avez peut-être laissé quelque peu à l'arrière-plan. Une société paysanne, qui au sens de Max Weber est essentiellement irrationnelle, s'avère aussi, dans son art, plus conservatrice, plus liée à la tradition et plus conventionnelle qu'un groupe d'éducation supérieure. Toute création artistique, de même aussi que toute autre activité intellectuelle ou consciente, est un produit de la dialectique dans laquelle sont impliquées la spontanéité et les conventions. Les deux concepts antagonistes peuvent aussi être définis différemment, mais leur dualisme est déterminant, et la réduction du processus à un seul motif est irrecevable. Pourtant, un processus historique, même avec un équilibre des composants antithétiques vers lequel vous penchez, ne serait guère imaginable. Ces marxistes ou ces hégéliens qui croient pouvoir déduire tout ce qui est historique de forces matérialistes ou idéalistes ou de l'équilibre existant de forces quelles qu'elle soient ne pensent en effet pas dialectiquement. Chaque pas de l'évolution, qu'il s'agisse de celle d'une œuvre individuelle, d'un style, d'une culture, d'un peuple, est le résultat d'une tension entre des motifs inégaux, provient d'un dialogue, d'une alternance de question et de réponse. L'histoire est un dialogue ininterrompu. L'individualité ou la spontanéité sont en soi tout aussi nulles que la formule anonyme, la tradition mécaniste ; là où elle ne se heurte pas à la réalité, celle-ci ne répond pas. Elle ne parle que si on l'interroge.

ORTUTAY : Ou si elle connaît la réponse.

HAUSER : Mais il faut la lui demander. Si l'on demande, on reçoit une réponse quelconque, on peut redemander, et on arrive ainsi à un résultat que l'on peut appeler synthèse. Un pas mène à un autre, l'un mentionne l'autre et conduit à la connaissance de l'évolution. Sur ce sujet, nous allons tous être parfaitement unanimes. Au lieu d'une spéculation et d'une construction décomplexées, vous allez vous aussi, dans vos recherches, bien suivre la méthode qui oscille entre vouloir et pouvoir, invention et convention, progression et régression, et qu'un historien avisé aura eu à l'esprit en prétendant que celui qui décrit honnêtement l'histoire du lieu où il est né rend à la science historique un plus grand service que l'auteur audacieux d'une histoire universelle. La généralisation en soi et pour soi, la prophétie et la prévision, ce n'est pas de l'histoire. En revanche, ce que vous faites, l'étude des composants dont est formé un chant populaire ou un conte, et ce que je m'efforce de faire, l'analyse des incitations et des résistances, dont la dialectique engendre la production d'un changement de style et de goût, cela me paraît être, je le crois – avec toute l'humilité de ma part – la véritable recherche historique, même si à l'occasion nous décrivons les éléments décisifs de manière plus ou moins pertinente.

MODÉRATEUR : Dans votre livre, vous avez mis en garde contre l'hypothèse selon laquelle la qualité esthétique aurait un équivalent sociologique, que l'on pourrait donc tout aussi peu expliquer un menuet comme phénomène esthétique par les rapports sociaux de son époque que la structure formelle de la voute d'une cathédrale. Nous avons affaire là à une difficulté...

HAUSER : Non pas à *une*, mais à *la* difficulté, en tout cas à la difficulté du livre sur lequel le travaille maintenant. C'est la question à laquelle je crains le plus de répondre, car je m'engagerais ainsi dans un débat qui promet de ne trouver de solution, ni aujourd'hui, ni demain ou après-demain. Je redoute d'être entraîné en l'occurrence à un conflit des plus aigus avec les marxistes orthodoxes. Quand j'affirme qu'à la qualité artistique ne correspond aucun équivalent sociologique, cela ne signifie aucun formalisme ou esthétisme, mais la condition d'un seuil qu'il faut franchir pour entrer en possession de l'art, donc à l'occupation d'une salle ou d'une maison – c'est-à-dire la forme en tant que seuil. Ce n'est pas le toit, ce n'est pas le sommet de la salle, ce n'est pas le suprême ni le meilleur de l'art, mais c'est pourtant son début indispensable. Là où l'art n'atteint pas le niveau de la forme, ce n'est pas encore de l'art. Ce niveau n'est assurément pas encore le critère du plus important et du plus précieux dans le domaine de l'esthétique. La création de quelque chose de ce genre est un acte humanitaire. Le grand art, c'est-à-dire l'art, qui n'est pas seulement une forme impeccable, comporte une réponse au problème de la vie, il tourne autour des problèmes décisifs de l'époque. Il est encore beaucoup plus que la forme. C'est pourtant la condition préalable de tout ce qui est artistique. C'est là que je me heurterais contradictoirement le plus aux marxistes orthodoxes.

MODÉRATEUR : Vous affirmez dans votre *Philosophie de l'histoire de l'art*<sup>12</sup> que la sociologie n'est pas en possession de la pierre philosophale. Elle ne fait aucun

---

<sup>12</sup> Arnold Hauser, *Philosophie der Kunstgeschichte*, Munich, Beck, 1958

miracle et ne résout pas tous les problèmes. Mais elle est plus que l'une nombreuses des sciences particulières ; elle est, comme la théologie au Moyen-âge, la philosophie au 17<sup>ème</sup> et l'économie au 18<sup>ème</sup> siècle, une science centrale dont, comme vous le pensez, toute la vision du monde de l'époque tient son orientation. C'est là que Tibor Huszár aimerait intervenir dans la discussion.

HUSZÁR : (...) Permettez-moi tout d'abord d'indiquer que votre livre a été pour moi particulièrement exemplaire, surtout par son respect des faits. J'ai réfléchi au sujet de nombreux passages, je me suis identifié à de nombreux points, mais j'ai aussi annoté de points d'interrogation. Mais permettez-moi que je ne fasse pas maintenant de cela l'objet de mes remarques, mais plutôt d'un sujet qui peut être le plus épineux dans notre discussion : la question du marxisme orthodoxe. Probablement avons-nous, nous aussi, nos préjugés contre les courants et leurs représentants en occident, mais vous aussi n'êtes pas exempts de tout préjugé contre le marxisme d'aujourd'hui et les marxistes d'Europe de l'Est et d'autres États socialistes. Cette caricature du marxisme que Georg Lukács a indiquée a occasionné des dommages considérables, elle a conduit à de graves déformations, et tant d'œuvres plus irritantes que sans intérêt sont nées sous le signe de cette caricature. Entretemps néanmoins, une nouvelle génération a grandi, qui disposait d'une compréhension du marxisme beaucoup plus nuancée et différenciée afin de déduire des créations complexes – qu'il s'agisse de phénomènes artistiques, moraux ou politiques – sans la médiation de rapports ou de processus économiques. De par l'histoire des vingt-cinq dernières années, avec ses agitations et ses ébranlements, nous sommes devenus

particulièrement sensibles aux impressions médiatisées et transférées. Et si nous avons l'occasion de nous retrouver plus souvent, nous serions considérerions plus attentivement les écrits de jeunes marxistes locaux, et les derniers ne seraient probablement pas ceux issus de l'école de Lukács, chez lesquels se dessine une image plus riche, plus complexe, plus sensible, de la réalité sociale. Je voudrais donc, en dépit de mon jeune âge, avec votre permission, faire une remarque polémique concernant notre gros problème, et poser une question. Vous avez dit combien avait été profond l'effet que Georg Lukács a exercé sur vous dans votre jeunesse, et qu'il inspirait de manière décisive son entourage par sa conviction que la vie était une vocation, un devoir, une tâche. Plus tard, vous avez dit que la théorie et la pratique s'étaient séparées au cours de votre vie, que vous aviez assumé le marxisme scientifique, la tâche théorique de l'enseignement, mais que vous vous étiez néanmoins, dans une certaine mesure, fermé à sa pratique. Je comprends et je sais de quoi vous vous éloigniez, et que les raisons en étaient profondes et pesantes. J'ai cependant le sentiment que la mission éthique la plus profonde est la mission politique. La mission politique la plus profonde, c'est à dire changer le monde qui nous entoure, coïncide là avec l'essence théorique du marxisme. J'aurais le sentiment d'avoir scientifiquement échoué si notre génération ou une ultérieure était incapable de transposer d'une manière ou d'une autre ces principes dans le langage de la pratique ; et si la perspective vue de Londres et celle de Budapest qui, dans les faits, ne sont pas identiques, restaient toujours différentes. Le marxisme est un produit du présent. Il ne signifie pas simplement la révolte des

pauvres et de la misère, mais l'organisation du monde industriel moderne suivant un modèle commun. L'histoire évolue souvent dans un sens paradoxal. Notre mission éthique devrait consister à créer, pour les arts et les sciences, un terrain sur lequel ils pourraient se former et se développer dans les conditions nouvelles, c'est-à-dire les conditions socialistes.

HAUSER : Pour l'essentiel, je suis d'accord avec vous. Je ne suis pas un homme politique. Je ne me sens pas qualifié pour cela, mais je suis conscient de la liaison entre la théorie et la vie. Lorsque j'ai cherché à distinguer entre un marxisme théorique et un marxisme politique, cela ne signifiait pas un adieu à la pratique, mais un départ vers le combat pour la vérité, qui n'est pas non plus sans danger. Vous allez m'objecter que c'est en vain que l'on va à la recherche de la vérité si on n'a pas de relation – pas de relation sans réserve – à la vie. Je m'efforce de maintenir cette relation, mais je ne cherche pas à maîtriser la vie – c'est-à-dire aussi la vie des autres, la vie de la société dans son ensemble – parce que je me sens faible et impuissant face à l'effroyable chaos qui paraît ici, en occident, tout aussi grand, confus et triste qu'ailleurs, et sous le poids duquel nous tous, penseurs conscients, souffrons, peu importe que nous soyons à l'intérieur ou à l'extérieur du mouvement, mais que – comme nous sommes marxistes et socialistes – nous pensons servir au mieux lorsque nous manifestons nos forces et nos normes critiques, même contre le marxisme. Et nous pensons qu'il faut ici beaucoup de complément, d'approfondissement, d'enrichissement, que des hommes comme Georg Lukács sont capable de réaliser dans une très large mesure, et avec le meilleur succès. Je suis moi-même en contact constant

avec un ancien élève de Lukács, qui est dans notre pays maître de conférences,<sup>13</sup> de sorte que je ne vis pas sans aucune liaison avec son monde, et que je n'ai pas perdu tout contact avec la jeune Hongrie. Je ne suis pas un étranger sauvage dans votre monde, je suis même un très très proche parent.

LUKÁCS : Si je peux ajouter encore quelques remarques sur la discussion historique. La déformation historique du marxisme jusqu'à ce jour a largement ses origines dans l'approche à partir de points de vue unilatéraux. Il y a eu une déformation économiste, sociologique, et il y a toujours une déformation bureaucratique de la théorie. Par rapport à cela, nous devons à mon avis revenir à ce que Marx a vraiment pensé. Je voudrais surtout mentionner, en complément, que le jeune Marx affirmait qu'il n'y avait qu'une seule science globale, celle de l'histoire.<sup>14</sup> Pour Marx, cela ne signifiait pas une question gnoséologique, mais authentiquement philosophique, ontologique. À savoir le point de vue que l'histoire n'était pas une science, mais que le processus historique faisait partie de l'Ontologie. La substance ne consiste pas en ce que quelque chose se maintienne constamment, mais qu'elle préserve sa continuité. La conception dynamique de la substance constitue une thèse fondamentale du marxisme, indépendamment de ce que les marxistes d'aujourd'hui l'admettent ou non. L'autre question, que notre ami Ortutay a déjà abordé, c'est la question de l'individualité

---

<sup>13</sup> István Mészáros (1830-2017). Philosophe marxiste hongrois. Élève et assistant de Lukács, il émigre en 1956, en Italie, puis en Grande-Bretagne. Ses œuvres ne sont pas traduites en français.

<sup>14</sup> Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1971, p. 45, note 1.

et de la communauté. En ce qui concerne celle-ci, la grande découverte de Marx, à mon avis, la doctrine déjà évoquée dans les *Thèses sur Feuerbach*<sup>15</sup> a été que l'individualité monadique et sa caractéristique générique sont indissociables. La science moderne a tendance à comprendre le monde extérieur et intérieur comme deux substances distinctes. Le marxisme pose l'unité dialectique des deux, et montre que le développement de l'homme en un véritable individu n'est pas indépendant de l'espèce et aucunement antagoniste au collectif de la société, mais que les deux phénomènes forment un processus unitaire qui se déroule entre des antithèses dialectiques. Si nous regardons le folklore, le domaine de recherche spécifique de notre ami Ortutay, on est frappé par l'élément générique, la manifestation des débuts collectivistes de l'humanité. Si je peux m'exprimer de façon paradoxale, l'individuel, le particulier et l'universel sont des catégories ontologiques de la réalité. Dans son existence, chaque individu est une monade, et son individualité ne doit pas être négligée. D'un autre côté, si nous prenons l'histoire au sérieux, nous voyons que l'individualité humaine s'est développée à partir de ce caractère monadique par une démarche historique. Pensons seulement à l'époque florissante de la cité gréco-romaine, où l'homme ne valait comme individu qu'en tant que citoyen, et son existence en dehors de sa citoyenneté n'était considérée que comme fortuite, y compris par les plus grands penseurs. Ce n'est qu'après le déclin de la *polis*, dans la philosophie stoïcienne et épicurienne, que s'est développée l'idée de l'individualité, qui prend sa forme religieuse dans la pratique du christianisme, et perd

---

<sup>15</sup> Thèse VI in *ibidem*, , p. 33.

aussi cette particularité depuis la Renaissance. Il faut donc considérer l'individualité au comme une catégorie historique dans une double sens. D'un côté dans la mesure où elle est indissociable de la spécificité de l'homme en tant que tel, c'est-à-dire qu'il n'existe pas dans la société d'homme simplement social ou asocial, et de l'autre côté où nous ne rencontrons aucune dualité de l'individu et de la société. L'individu lui aussi est un produit historique. Je crois que si nous nous en tenons fermement à ces deux idées, nous n'avons pas besoin de laisser tomber quoi que ce soit des déterminants sociaux et économiques du marxisme, pour délivrer la théorie de ces problèmes apparents qui l'ont plombée, de la défiguration socialdémocrate jusqu'au stalinisme. Notre tâche consiste essentiellement à constater chez Marx ces grands principes philosophiques, ces principes fondamentaux, et de les appliquer de manière autonome à l'évolution ultérieure, car aussi grand qu'ait été le génie de Marx, il est mort dans les années 1880, et depuis quatre-vingt ans, beaucoup de choses nouvelles ont eu lieu. Ce ne sont pas mes mots, mais ceux de Lénine, qui les prononçait en introduction à la *Nouvelle Politique Économique* (NEP) : « Certains camarades cherchent constamment chez Marx et Engels des passages appropriés. Mais je peux vous révéler qu'ils sont morts sans nous léguer la moindre citation utilisable ». Ce que nous devons apprendre, c'est donc comprendre la véritable philosophie de Marx, et prendre avec son aide position de manière autonome sur le présent et le passé.

ORTUTAY : Je pense que là-dessus, nous seulement les ethnographes et les philosophes seront d'accord, mais aussi Londres et Budapest.

HAUSER : Je suis convaincu qu'en dehors de la société, non seulement il n'y a pas d'individu, mais aussi qu'il ne peut pas y en avoir.

LUKÁCS : Très juste !

HAUSER : Un individu naît lorsque l'homme devient membre d'une société, car l'individu n'a pas de sens, ni logique, ni historique ou psychologique, si ce n'est qu'en tant qu'être social. Il est individuel pour autant qu'il est socialement lié. Cela fait partie des traits les plus saisissants de la poésie populaire qu'elle dise « je » quand elle pense « nous ».

MODÉRATEUR : Permettez-moi une question qui vient à l'esprit du lecteur hongrois de votre livre qui jouit d'une popularité et d'une diffusion peu commune. Votre bibliographie mentionne Georg Lukács et Karl Mannheim parmi les auteurs hongrois. La question qui se pose, c'est si et dans quelle mesure les ouvrages hongrois d'histoire culturelle vous atteignent et se sont révélés utiles pour votre travail, et s'ils sont particulièrement considérés à l'étranger.

HAUSER : Malheureusement de manière insuffisante. Des livres hongrois, nous n'en voyons guère, et de l'activité de la génération actuelle, nous ne savons pas beaucoup. Quand j'écrivais le livre qui paraît maintenant en hongrois, c'est-à-dire pendant huit années – sans parler de la durée de préparation qui remonte à ma prime jeunesse – je ne prenais guère en compte la littérature hongroise, à l'exception de Georg Lukács et de Mannheim (qui alors vivait encore). Je suis cependant conscient de la vie intellectuelle intense en Hongrie. Je dois assurément avouer, avec une mauvaise conscience et une grande

honte, que je devrais en savoir davantage. Je serais heureux qu'on m'en apprenne plus.

BEATRIX KEZDY : Au nom de l'équipe de la maison d'édition *Gondolat*, [Pensée], je voudrais aussi, M. le professeur Hauser, vous saluer. Nous regrettons de ne pas pouvoir le faire personnellement, afin de faire personnellement votre connaissance et vous remercier pour votre aide et vos conseils au cours de la traduction et de la production du livre. Nous regrettons que cela vous ait donné tant de peine, et nous vous sommes reconnaissants pour la révision du texte que vous avez réalisée avec tant d'amour et tant d'habileté linguistique.

HAUSER : Quand un auteur peut se réjouir que son livre ait eu ce qu'on appelle du succès, il oublie les tracas et la peine qui ont été liés à sa genèse. N'en parlons plus et réjouissons-nous plutôt que le livre puisse être lu en hongrois. Car ce n'est pas seulement une des nombreuses traductions, mais la version dans ma langue maternelle. Même si je ne suis pas un patriote fervent, je suis pourtant hongrois, et ce sentiment, même s'il n'est pas ardent, est inextinguible. Il faut vivre à Londres pour le savoir.

HUSZÁR : effectivement, je serais heureux qu'il puisse y avoir une rencontre personnelle entre nous. (...)

HAUSER : S'il vous plait, croyez-moi. La seule raison pour laquelle je reste à l'étranger, dans cette cellule de l'émigration devenue désormais ma patrie proprement dite, c'est mon travail. À mon âge, il s'agit de ce que Lukács parmi nous comprendra le mieux : engranger tout ce qu'on peut encore.

HUSZÁR : Nous n'avons pas une juste représentation de l'âge, car nous voyons Georg Lukács qui nous bluffe par sa jeunesse, son agilité et sa productivité.

HAUSER : Il est le plus jeune de nous tous...

LUKÁCS : Prenons maintenant congé dans l'espoir dans l'avenir d'une discussion ultérieure encore plus approfondie.

HAUSER : Je vous remercie beaucoup pour tout. Pour tout dans le passé, tout au présent, et pour tout ce à quoi vous aurez à penser dans l'avenir, pour ce que nous attendons de votre *Ontologie*.

LUKÁCS : J'espère l'achever, et en ce qui concerne nos débats, j'aimerais en dernier poser une question. En occident est apparu récemment le mot d'ordre à mon avis totalement vide de sens de « pluralisme ». On croit qu'en ce qui concerne une même question, il y aurait plusieurs vérités possibles. Mais il n'y a jamais qu'une seule et unique vérité.

HAUSER : Tout au moins au sein des idéologies isolées.

LUKÁCS : D'un autre côté, il y a chez nous le préjugé que la vérité pourrait être affirmée d'un seul coup et notamment par suite de la décision d'une institution quelconque, et c'est un préjugé tout aussi dangereux que le pluralisme. La vérité, c'est ce que nous devons ressusciter et faire renaître par le marxisme. Ceci devra être préparé par de longues discussions ; mais même si nos controverses sur une question durent trente ans, le résultat sera finalement une seule vérité.

HAUSER : et à cette vérité, on n'arrivera en tout cas qu'après avoir changé la société.

GEORG LUKÁCS : *CINQUANTE ANS APRÈS. ENTRETIEN avec ARNOLD HAUSER,  
JULIUS ORTUTAY, TIBOR HUSZÁR, BEATRIX KÉZDY.*

LUKÁCS : C'est juste.

HAUSER : On ne peut certainement pas tout d'abord changer une chose particulière, et puis modifier la société en conséquence. On ne peut pas mettre en route un art nouveau sans penser d'abord à changer les routes. C'est là le cœur de la chose, l'essence de notre projet.

LUKÁCS : cela peut certainement être la base d'une collaboration pleine de discussions.

